

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 36

Artikel: Savigny
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196431>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Touristes.

S'il est une lecture qui offre un saisissant à propos dans ce moment, c'est bien *La Suisse inconnue*, de M. Victor Tissot, ouvrage riche de variétés intéressantes, d'anecdotes et de pittoresques descriptions. Nous lui empruntons ces spirituels portraits qu'il nous trace des touristes étrangers qui visitent notre pays:

LES FRANÇAIS. — Voici le touriste marié, — le moins sérieux de tous, — déjà ventripotent et à moitié chauve. Se reconnaît à sa petite taille, à ses courtes jambes, à sa femme qui marche comme une sentinelle à ses côtés, et à ses occupations et à ses préoccupations de bonne d'enfant. Sans cesse à la recherche de Paul ou de Jeanne, qu'il craint de voir disparaître dans un abîme ou un torrent. Porte le waterproof et le châle de madame, et les mioches quand ils sont fatigués. Sue toujours à grosses gouttes et jette des regards d'envie aux chiens sans collier. Ne trouve rien de plus beau que les chemins de fer allant jusqu'au sommet des montagnes et les tramways allant jusqu'au pied des glaciers. Voyage pour faire comme tout le monde, pour inscrire son nom et ses qualités sur les registres d'hôtel et pour que sa femme puisse dire, l'hiver, les jours de réception: « Ah oui, le Rigi, — ce petit chemin de fer de bêtes, oh! délicieux! »

Vient ensuite le touriste garçon: vingt-cinq à trente-cinq ans; aussi alerte et audacieux que le touriste marié est prudent et pesant. Traite les montagnes avec une familiarité de supérieur à inférieure, tape sur le ventre du Cervin et prend la Jungfrau par le menton comme une servante d'auberge. Sanglé dans un veston de drap, feutre sur l'oreille, sac au dos, guêtré, armé de l'alpenstock, va partout, n'a peur de rien, grimpe jusqu'où grimpe le chamois, et arrive le soir, fait comme un bandit, tout brûlé de soleil, dans quelque hôtel de la montagne, où, après souper, il demande aux dames si elles veulent danser la valse. Prend facilement des airs de grand seigneur, boit sec, console les veuves ou les femmes séparées, à 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et finit par épouser une héritière qu'il a sauvée d'une inondation ou d'une avalanche.

LE TARTARIN (voir Daudet). — Type très commun. Voyage dans les illusions et la flanelle, change quatre fois par jour de vêtements pour ne pas s'enrhumer. Dans la plaine, tient des discours aux paysans pour leur apprendre à semer le blé et à distinguer les navets des pommes de terre; croit que les Suisses tirent encore avec des arbalètes et que les ours de Berne ont été capturés dans l'Oberland. Salue tout le monde, cause familièrement avec le portier de l'hôtel, qu'il prend pour le maître d'hôtel ou un amiral suisse, à cause de sa casquette à galon d'or, pince le bras des sommelières, fait ses confidences aux garçons de café et aux portefaix; à tout vu, tout visité, tout ascensionné; raconte des histoires qui ne sont jamais arrivées, est infatué de soi, se croit plus fort montagnard que les hommes de montagne, et le crie tout haut. La terreur des tables d'hôtes, l'épouvantail de tous les gens sensés. Signe particulier: sa présence est redoutée à trois lieues à la ronde.

LES ANGLAIS. — D'une fabrication supérieure, d'une chair aux tissus serrés, habitués tout jeunes aux exercices violents, ils sont invincibles aux fatigues, font douze lieues par jour sans que leurs jarrets d'acier se détendent; les premiers grimpeurs du monde et les plus intrépides, courant tou-

jours à une découverte ou à une conquête, esprits féroces, tenaces, pleins de passion sous leur apparente froideur, escaladant les montagnes avec une ardeur belliqueuse et enlevant d'assaut les sommets inaccessibles. Recherchant le péril comme une jouissance et une volupté. Voyageant aussi en famille avec tout un régiment de filles habillées de la même étoffe et de la même façon, robes courtes, jupes écossaises, la jambe serrée dans un bas noir, les cheveux coupés courts sur le front ou pendant très longs, en crinière, dans le dos, le cou emprisonné par un col d'homme, la taille serrée dans une jaquette de coupe militaire; ni fille ni garçon, mais Anglais. Portent des télescopes, des herbiers, des cannes à pêche, des filets à papillons et ramassent tous les petits cailloux qui brillent.

On trouve aussi en Suisse un type d'Anglaise qui mérite une mention spéciale: c'est la vieille fille longue, plate et coriace, aussi sèche que la morale des petits traités bibliques, en route depuis l'âge de trente ans, et approchant de la cinquantaine, ayant traversé toute seule le Sahara à dos de chameau, et ayant, pendant deux mois, été prisonnière des bandits grecs; étant montée au sommet de la Jungfrau sans guide, avec un petit père. Ne voyage que pour faire des kilomètres.

L'an dernier, ses jambes en compas ont arpenté deux mille cinq cents lieues; elle n'a qu'un désir, qu'un but, qu'une ambition: dépasser ce chiffre cette année. C'est l'Anglaise que les caricatures nous montrent fagotée comme un épouvantail, avec un châle écossais à carreaux rouges, affublée de grosses lunettes bleues, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles sur des dents en touches de piano, le corps serré dans un fourreau de parapluie noir, vidant une bouteille de vin blanc en lisant le *Times*.

Toutes les Anglaises, du reste, trouvent les gouffres *very amables* et les précipices *chânants*.

LES ALLEMANDS. — On en rencontre aujourd'hui presque autant que d'Anglais. Traitent un peu la Suisse en province annexée. Portent des chapeaux de paille recouverts de toile grise, en forme d'obus ou de melon. Fument toujours quelque chose, pipe ou cigare; très bruyants dans les lieux publics et les wagons, sur les ponts des bateaux. Agitent sans cesse des questions religieuses, sociales ou politiques; même sur le Rigi, en présence du soleil qui se lève, parlent de la nouvelle loi sur l'alcool, et, connaissant la Suisse mieux que les Suisses, possèdent à fond la science de voyager économiquement, de manger et de boire beaucoup en dépensant peu. Joyeux et bons compagnons quand ils ne sont ni nobles, ni savants, ni officiers, ni caporaux, ni avocats, ni Prussiens de Prusse et qu'ils ne se sont pas couverts de gloire en 1871.

Un type particulier, c'est le *Jaegerianer*, ainsi nommé du nom du docteur Jaeger qui compte actuellement plus de cinquante mille adeptes en Allemagne. Le *Jaegerianer* est entièrement voué à la laine, comme le végétarien aux végétaux. Hors le vêtement de laine, pas de salut. La chemise est en laine, la coiffure est en laine, la cravate est en laine, un tricot qui a une forme vague de veston ou de redingote couvre le dos et la poitrine, et les chaussures également sont en laine. Le *Jaegerianer* laisse pousser ses cheveux et il se lave le plus rarement possible, — pour ne pas se refroidir.

La Prussienne marche droite, raide, le monocle à l'œil, comme un caporal habillé en femme. Ces filles de soldats ont des allures de soldats. Aucune souplesse dans la taille, aucune grâce dans la démarche et la maintien. Elles semblent vissées sur un pied en bois, avec une tige de fer, qui leur

monte des talons jusqu'à la tête. Et quelle voix! on dirait qu'elle est produite par une mécanique en fer, tant elle est dure, tant elle grince. Leurs yeux blancs ont l'éclat froid de deux boutons d'uniforme, de deux boutons d'acier. Celles qui flottent entre la quarantaine et la cinquantaine ont l'air de petites fortifications portatives et de voyage; leur poitrine, grasse comme une poitrine d'oie de Hambourg, a des avancés, des redans, des bastions.

Notons encore, du côté des dames, les petites Américaines de dix-huit ans, qui font leur tour d'Europe et de Suisse à deux, comme deux pigeonnées et la recherche du pigeon sympathique. Ne voyageant jamais que dans les wagons d'hommes, elles ont toujours l'air de s'amuser comme quatre, quoique ne voyageant qu'à deux; retournent auprès de leur maman avec une robe d'innocence qui leur sert de robe de mariage.

Ces différentes espèces de touristes se subdivisent en une infinité de variétés. Il y a le touriste grave, convaincu, qui va à la montagne avec la piété et la ferveur du prêtre à l'autel; qui accomplit une mission, un sacerdoce. Il y a le touriste de fantaisie qui s'habille et s'équipe en gravure de mode; le touriste de salon qui ne regarde la Suisse que du pont des bateaux à vapeur, des fenêtres de son wagon et du balcon de son hôtel; le touriste flâneur ou rêveur qui passe ses journées au bord des ruisseaux, le ventre dans la molle fraîcheur des herbes; il y a encore le touriste insouciant et philosophe, acceptant en riant le mauvais dîner et le mauvais gîte, toujours content, même lorsqu'on l'écorche; le touriste progressiste, coiffé d'un casque en moelle de sureau, vêtu de draps imperméables et portant des appareils de toutes sortes pour faire sa cuisine lui-même, pour éclairer les glaciers la nuit, pour photographier instantanément les chamois, pour franchir les crevasses et grimper les rochers à pic; mais le plus drôle de tous, c'est le touriste toqué ou savant, qui a des thermomètres plein ses poches, qui en met à son chapeau, sous ses aisselles, dans ses culottes, à ses jarretières; il porte des hydromètres, des podomètres, des instruments pour mesurer la hauteur des montagnes et la profondeur des rivières, des sondes, des marteaux, des microscopes, des pincettes, des fioles et des calpins étiquetés sur lesquels il note combien il y a de vitres aux fenêtres des maisons, dans les villages de la première zone, et si, dans la seconde zone, les porcs ont la queue pendante ou en trompette.

De toutes ces variétés, le plus heureux est le touriste cynique ou excentrique. Celui-là se moque du qu'en-dira-t-on; absolument sans gêne, dédaigneux de l'opinion, il se conduit chez les autres comme chez lui, vit et voyage pour lui seul, sans se préoccuper de personne, mange et couche avec les pâtres, laisse pousser sa barbe, retourne à l'état de nature, affronte tous les temps et tous les dangers, se taille un royaume et s'affuble d'une véritable royauté dans la solitude de la montagne.

Savigny.

A l'aspect de ce village propre, où l'on remarque de charmantes habitations, et que domine son église dont le clocher brille sur une éminence d'où l'on jouit d'un panorama superbe, on ne peut se figurer ce qu'était autrefois cette localité.

Le nom de *Savigny* est remarquable par le fait qu'un seigneur nommé Anselme, fondateur du prieuré de Bénédictins, de Lutry, au XI^e siècle, plaça ce monastère sous la dépendance de

l'Abbaye de Savigny, en Lyonnais. Or il est assez douteux qu'à cette époque-là Savigny existât déjà sur l'apre Jorat. Ce qui paraît le plus probable serait que les conventuels du prieuré de Lutry auraient fondé, sur le Jorat, un petit couvent, auquel ils auraient donné le nom de l'Abbaye métropolitaine de Savigny, et y auraient envoyé une colonie de leurs moines, assez jeunes et assez robustes pour supporter la rudesse du climat de cette contrée. Et cela pour exprimer cette pensée que puisque leur prieuré de Lutry avait été placé sous la dépendance de l'Abbaye de Savigny, près de Lyon, ils avaient aussi placé sous leur dépendance le petit couvent de Savigny, sur le Jorat.

Savigny est déjà indiqué sous le titre de paroisse, dans le *Cartulaire de Lausanne*, rédigé au xiii^e siècle. Il ne reste plus aujourd'hui de l'ancien prieuré de Lutry que l'église, dédiée jadis à saint Martin.

Le premier pasteur en résidence à Savigny fut élu en 1793. Dans le temps qui s'écoula depuis la Réformation jusqu'au moment de l'établissement de ce pasteur dans la paroisse, l'ignorance et la barbarie s'étaient emparées de la population, qui était très pauvre et sans industrie. Le mal était devenu si grand que les efforts des pasteurs furent longtemps pour amener les paroissiens aux idées de la Réforme et développer quelque instruction parmi eux.

Dans tout le cours du xviii^e siècle, il n'y avait qu'un seul régent dans la paroisse. Il allait de maison en maison enseigner les enfants, mais les tours étaient si éloignés, que chaque maison ne recevait guère qu'une leçon par mois. Au milieu de cette ignorance, les idées religieuses et morales avaient disparu; l'extrême misère avait conduit les habitants à s'associer pour aller dévaliser les passants sur les grandes routes.

Ce n'est qu'à dater du commencement du xviii^e siècle que les paroissiens de Savigny, grâce aux efforts du respectable pasteur de Loys, ont eu des écoles et commencé à recevoir les instructions qui les ont arrachés à leur barbarie passée.

Lourdes. — Armand Silvestre donne, dans le *Petit Marseillais*, de curieux détails sur ce lieu de pèlerinage qui a éclipsé tous les autres et qui attire, cette année, une affluente considérable.

« Les routes avoisinant Lourdes, nous dit-il entre autres, sont pleines de mouvement. Chaque train en augmente la population pieuse. Pendant plusieurs jours et dans les trois églises superposées se succéderont les offices; des prêches auront lieu devant la grotte; des malades seront solennellement conduits aux piscines et, durant qu'on les y plonge, d'immenses chœurs de prières étoufferont les cris que leur cause la douleur. Mais le spectacle vraiment imposant sera celui de la procession serpentant sur un calvaire, au-dessus de la basilique, et promenant une véritable constellation de cierges allumés dans ce sentier sinueux qui n'est plus, dans la nuit, qu'un long ruban de lumières. Des cantiques, chantés par d'innombrables voix à l'unisson, annoncent de loin cette théorie que ne dépassait pas, sans doute en apparente grandeur, le cortège des antiques panathénées. A vrai dire, il vaut mieux ne pas regarder ces manifestants de trop près. Automatiques et comme hypnotisés, ils semblent marcher sous l'aiguillon d'une fatalité qui, d'ailleurs, leur est douce.

« Ce que peu savent, c'est que les Pères de Lourdes sont propriétaires du terrain où est située la grotte et où la triple église est bâtie, et

que demain, au moindre symptôme de persécution laïque, ils n'ont qu'à fermer leur enclos au public pour ruiner le pays. Aussi, je vous prie de croire qu'on les tourmente peu. »

On hommo qu'a grands brés.

Quand on out deré d'on hommo que l'a dâi grands brés, cein ne vâo pas deré que lè z'aussé asse longs que n'hâta dè raté; mà l'est po espliâ què cè hommo est on citoyen d'attaque, que pào adé fèrè on servico se vo z'ein âi fauta et se, per hazâ, vo postulâ n'a plliace d'inspetteu dâo bêtat âobin oquî dinse, vo pào bailli on coup dè man, kâ clliâo qu'ont grands brés ont adé dâi z'amis hiaut plliaci â quoui pàovont subliâ on mot por vo et dinse vo pàodès comptâ d'avâi l'affèrè.

Quand on dèvezè d'on hommo dinse, ne faut don pas lo compreindrè coumeint cè coo que vè vo deré.

Lo valet à Rediet étâi l'autro dzo su sa courtena que fasâi lè rebats quand, tot per on coup, sè cheint pequâ à onna man. Sétâi fè n'a pecheinta graffounirè âo mandze dè sa trein, qu'étâi on boccon uze et qu'avâi n'a granta èt-serda. Adon po ne pas que la sè plliantèyè onco on coup dein lè mans, le preind son couté po la copâ.

Quand l'eût fè et que l'a volliu reinfelâ l'uti dein sa fatta, lo couté l'âi tseque dâi mans et coumeint Rediet étâi âo fin boo de la courtena, lo couté va ribliâ dein lo crâo à verin.

Lo gaillâ eut bo coudhi lo raveintâ avoué sa trein, pas mèche! l'eut bo retroussi sè mandzès et farfouilli avoué lè mans per lè dedein; pas moïan d'allâ tanquiao fin fond, kâ lo crâo étâi prévond.

Que dianstre faut-te fèrè? peinsâvè Rediet; ne vu portant pas laissi lè dedein cè galé couté, tot batteint nâovo et, que m'a cotâ dou francs noinante!

Adon l'âi vint tot d'on coup n'idée: ye tracé tsi l'assesseu.

— Etès-vo quié, assesseu? se crie Rediet drâi dezo lè fenètrès.

L'assesseu vint l'âi repondre li-mèmo et l'âi fè:

— Oi! que mè vâo-tou?

— Voudrè vo demandâ dé mè fèrè on servico!

— Se ye pu, porquieit pas!

— Tot lo mondo dit per châtèrè que vo z'âi dâi grands brés; ariâ-vo la bontâ dè veni mè raveintâ mon couté que y'e laissi corré dein noutron crâo à verin!

C. T.

La Tour de Gourze.

HISTOIRE ET LÉGENDE.

Par L. Vuillemin.

III

« Nous montâmes, le lendemain, le vieillard et moi, jusqu'à la tour qui règne mélancoliquement sur la contrée, comme un témoin du passé dans le siècle présent. Mon guide me raconta que, de bonne heure, on avait fait disparaître, par le fer et le feu, la forêt qui couvrait le mamelon du mont de Gourze, afin d'en faire un signal dans les temps de guerre. Il me dit aussi, sur la foi d'un savant, que l'on avait donné le nom de *Gourze* à ces hauteurs, parce que ce mot exprimait la *lenteur*, dans la langue la plus ancienne du pays, et que l'on ne pouvait gravir que lentement leur sommet, à cause de leur escarpement. Il m'apprit sur la tour de Berthe beaucoup de choses merveilleuses, entre autres qu'un aqueduc souterrain, construit par la bonne reine, servait autrefois à faire couler le vin de Lavaux jusques à Payerne et à Avenches. Il m'assura que l'on

voyait encore à Marnans et ailleurs des traces de cet aqueduc (1).

« Il me dit que Berthe habitait les ruines de la tour, avec bon nombre de servants et de fées (2). Lui-même il l'avait vue plus d'une fois apparaître, vers minuit, et par une lune incertaine. Tantôt elle était assise sur la tour, sa quenouille à la main, blanche, lumineuse. Après s'être ainsi montrée, elle se transformait, le plus souvent, en une biche légère, et disparaissait dans les airs. Tantôt elle était debout, un vase dans la main, qu'elle secouait sur le pays; il en arrivait ainsi lorsque l'année devait être une année d'abondance.

« Dans les jours de guerre et de périls, on la voyait armée. A Noël, elle s'approchait sous les traits et dans le costume d'une chasse-ressé, vêtue de blanc, resplendissante de pierrieres, une baguette magique à la main. Elle ordonnait, et ses fées et ses servants se dispersaient sur les monts. Ils pénétraient à tous les foyers et y exerçaient une discipline salutaire. Sans peine ils reconnaissaient la maison de l'avare, lorsqu'ils voyaient des yeux avides fixés sur les plombs fondus, et la famille anxieuse cherchant dans ces plombs des présages de fortune; ils soufflaient et les plombs se fondaient en pièces de monnaie, qui parfois prenaient l'apparence de l'or; puis les malins génies s'éloignaient, riant des insensés qui prenaient l'or pour le bonheur. Ils berçaient la folle jeune fille par des images trompeuses d'amour et de félicité. Ils déchiraient le lin, le chanvre, non filés, qu'ils trouvaient sous la main de la femme nonchalante. Ils dispersaient les meubles de la maison où le repas préparé ne l'était pas avec la simplicité des mœurs antiques. Ils reconnaissaient la demeure de l'ivrogne au désordre qui régnait au dehors comme dans l'intérieur, aux pleurs dans les yeux de la mère, aux regards insolents des enfants; malheur à cette maison-là! Berthe y descendait elle-même, les yeux enflammés, les narines gonflées; elle s'arrêtait auprès du lit du coupable, lui plongeait une main de fer dans les entrailles, les déchirait, les fouillait, les vidait du vin et des mets préparés par la gourmandise, et finissait par les remplir d'étoupes enflammées. Mais aussi, la dame blanche arrêtait avec plaisir ses regards sur la maison bien réglée, sur les armoires antiques, sur les meubles rangés avec ordre et brillant de propreté; elle confiait cette maison à de bons génies, auxquels elle donnait le soin de seconder l'homme actif et de bénir ses travaux.

« Mon guide m'apprit encore la part qu'avait eue Berthe à la fondation de notre chapelle. Un dragon, dont la demeure était dans une roche voisine, ravageait la contrée. Il dévorait hommes et troupeaux. Tous fuyaient, et le pays allait devenir désert, quand un vaillant homme, un intrépide chevalier, entreprit de

(1) L'existence de cet aqueduc, destiné par la reine Berthe à faire arriver promptement et économiquement le bon vin de Lavaux, à Payerne et à Avenches, et qui partait d'un grand bassin de marbre placé à la Tour de Gourze, où les vignerons allaient verser le moût, nous paraît plus que douteuse.

Pour mieux comprendre ce qui a pu donner lieu à cette légende, ajoutons qu'à l'époque dont nous parlons la ville de Payerne, citée chérie de Berthe, possédait déjà au district de Lavaux, dans les territoires de Cully et de Lutry entre autres, quantité de belles et bonnes vignes, dont une grande partie provenaient de l'abbaye de Payerne, fondée ou rétablie au milieu du x^e siècle par la reine Berthe. La Tour de Berthold et le riche vignoble qui l'environne sont encore aujourd'hui la propriété de Payerne, qui l'acquiert en 1647, de M. d'Echandens, droit-ayant de noble Ami Ravier, seigneur de Montricher.

A. B.

(2) Les *servants* (esprits follets) étaient ce que les anciens Romains appelaient des *génies*. Nous ne parlons ici que des génies attachés aux familles et aux habitations ou même à chaque personne en particulier. On les distinguait en *bons génies* (Lares) et en *mauvais génies* (Lémures). Chacun, le jour anniversaire de sa naissance, sacrifiait à son bon génie, auquel on offrait du vin, des fleurs, de l'encens, etc.

On faisait aux génies maléfaisants des sacrifices à part en leur jetant, derrière soi, une poignée de fèves noires.

A. B.